L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS
DIMANCHE, 28 OCTOBRE 1894.

A BOSTON.

Monsieur l'Editeur.

Vous nous demanderez sans doute pourquoi ce titre ou cet en-tête à notre prose hebdomadaire et à notre causerie du dimanche.

Car si M. McKinley, le Napoléon de l'éloquence, le grand apôtre de la protection et le gouverneur de l'Ohio, l'Etat aux pommiers et aux pommes, nous fait l'extrême honneur d'une visite, avec de superbes paroles à la bouche, un *bounty* dans sa poche droite, un autre *bounty* dans sa poche gauche et la pomme de discorde à la main, qu avons-nous besoin d'aller voir ce qui se passe à Boston, et ne vaut-il pas mieux rester chez soi, à cette heure de roulaison, d'automne admirable et de moqueurs qui chantent encore, que visiter le Massachusetts où la neige commence à tomber et à blanchir l'Etat des Puritains?

Nous autres Louisianais, nous sommes un peu frileux, et nous ne voyageons guère en hiver.

Mais vous verrez plus loin, M. l'Editeur, pourquoi nous avons envie d'aller à Boston, l'Athènes des Etats Unis et la patrie de Benjamin Franklin,—cet Américain si fin, sous des dehors si simples, ce philosophe d'un si grand bon sens et ce patriote à la fois si dévoué, si résolu et si adroit, qui ne dédaignait pas de parler la langue française et qui ne trouvait point que la France fût un petit pays et son peuple un petit peuple. Thomas Jefferson, lui aussi, son égal en philosophie, en libéralisme, en législation et en patriotisme, connaissait bien la France et n'en méprisait point la langue.

Car c'est de la langue française que nous voulons tout simplement parler aujourd'hui, comme d'une vieille amie du reste, sans autre prétention que celle de causer un peu et de passer le temps. Cela nous distraira peut-être. Il n'est pas bon que nous restions trop longtemps dans l'abrutissement qu'a produit sur nous la très éclatante, très puissante et très merveilleuse éloquence de M. McKinley, le gouverneur de l'Ohio, l'Etat des pommiers. M. McKinley parle anglais, de même que St-Jean Chrysostome, ou *bouche d'or*, parlait grec, la bouche ouverte.

Et ne parle-t-on plus français à la Nouvelle-Orléans? La langue des Anglo-Saxons est-elle la seule qu'on comprenne ici? Est-il bien vrai, comme quelques-uns le prétendent, que la Nouvelle-Orléans de Bienville et la Louisiane plus franco-espagnole que saxonne ne sachent plus jurer, trafiquer, politiquer et faire œuvre de civilisation et de morale qu'en anglais? Bien plus, parce que la langue française n'est généralement point une inconnue pour nos écrivains, nos littérateurs, nos auteurs et nos lettrés louisianais, est-ce que ces Louisianais, dans l'usage qu'ils font de la langue anglaise, soit dans le journalisme, soit dans le livre, soit à la tribune, soit au barreau, soit dans la simple conversation et dans les relations ordinaires de la vie, ne sont pas supérieurs à ceux qui poussent l'anglo-saxonisme jusqu'à se croire déshonorés par la possession de plusieurs langues? Car l'*Abeille*, dimanche dernier, ne s'est pas trompée en disant de M. McKinley lui-même: "Il ne possède pas mieux que nos orateurs louisianais les qualités de diction et de débit. Nous dirons même qu'il est inférieur à beaucoup." Tant il est vrai que l'homme qui possède deux langues civilisées est supérieur à celui qui n'en possède qu'une, serait-ce la langue anglaise. Tant il est vrai également que la langue française, bien qu'invisible dans celui qui la sait et qui parle anglais, a le génie ou la vertu de féconder la pensée, d'animer l'esprit et de colorer le langage de l'écrivain ou de l'orateur qui s'adresse à un public éclairé. L'orateur d'une seule langue n'est qu'un orateur imparfait. Cicéron comprenait le grec aussi bien que Platon ou Aristote. Les Louisianais, pour qui la langue française n'est point une inconnue ou une ennemie, parlent mieux l'anglais, comme diction et débit, que les Yankees du Maine, du Vermont, du Massachusetts et même de l'Ohio, l'Etat des pommiers. Ils le parlent sans grimaces, sans contorsion de mandibules et plus harmonieusement. La langue anglaise, à vrai dire, n'est tolérable que dans la bouche d'une jolie femme, et à cause de la bouche.

Car, enfin, nous ne voyons pas trop pourquoi nous ne nous fâcherions point contre la dite langue, contre ces prétentions à la beauté et à l'universalité, contre ses vertus et ses qualités plus fausses que vraies, et surtout contre ceux qui s'autorisent d'elle pour railler, critiquer ou proscrire la nôtre? A nous défendre timidement, à demander grâce, pardon ou tolérance, comme nous le faisons parfois, nous avons l'air de coupables, de misérables ou de mendiants. Et cela ne convient pas. Attaquons plutôt, ou défendons-nous vaillamment, sans larme à l'œil ou sans prière. Il est plus d'un Louisianais vivant qui nous approuvera, plus d'une Louisianaise qui nous donnera raison, et si ceux et celles qui dorment aux cimetières des morts, dans la tombe des pères, des mères et des aïeux honorés, peuvent nous entendre, eux qui ont été fidèles à leur origine, à leur race, à leur langue et à leur foi, ils seront peut-être heureux de voir qu'ils ne sont ni les méconnus, ni les ignorés, ni les oubliés. Car ceux-là et celles-là ne parlaient point l'anglais. En valaient-ils moins?

Cette langue anglaise, après tout, est-elle vraiment aussi belle et aussi riche qu'on le prétend, et si elle est pratique et positive comme tous ceux qui n'en connaissent pas une autre et qui affirment qu'il ne peut pas y avoir de civilisation sans elle, devons-nous admettre que, sans sa netteté, sa clarté, sa moralité et sa précision, sans son génie pour le *business* et son *humbug* pour la politique, l'on ne saurait vendre ni porc, ni graisse, ni jambon, ni indienne, ni coton, ni habits confectionnés, ni machines à coudre, ni médicaments patentés, ni *yankee notions*. Et croyez-vous qu'un orateur de l'âge, de la taille et de l'envergure de M. McKinley, soutenant comme lui la thèse de la protection exagérée, du *bounty* ou de la prime, du privilège peut-être, du monopole assurément, de la plutocratie sans aucun doute, n'aurait pas pu avoir autant d'éloquence en français que M. McKinley en eut en anglais? Toutefois, serait-il convaincu ou converti plus de démocrates? C'est douteux.

Mais cette langue anglaise, qui n'est certainement pas plus pratique qu'une autre, qui l'on parle dans la boutique, comme sur le trôleau, que les politiciens et les charlatans savent utiliser pour les besoins de leur cause, qui exige ordinairement à la fin d'un discours, le bruit, le tintamarre et l'applaudissement d'une musique en cuivre, est-elle positivement une belle langue et une langue riche? Car nous ne supposons point qu'elle raisonne mieux qu'une autre.

Si nous disions qu'elle est douce, suave, harmonieuse, mélodieuse, admirable par les nuances, charmante dans la causerie, sublime par le sentiment et claire comme de l'eau de roche, on prétendrait sans doute que nous forçons le jugement. Sa limpidité n'est pas plus certaine que son harmonie. A-t-elle plus de force, plus de puissance et plus d'étendue qu'elle n'a de grâce? Que si elle retombe plus aisément sur ses petites, sans en les causer, est-ce dû à sa flexibilité naturelle ou à son absence de règles? Figaro exagérait sans doute un peu en déclarant qu'on savait l'anglais quand on pouvait prononcer convenablement le mot *goddam*; mais la possession de deux ou trois cents mots anglais vous permet assurément de dire que vous possédez la langue anglaise. Et c'est là, très probablement, ce qui fait sa supériorité, c'est-à-dire sa beauté et sa richesse. Le Juif-Errant de la légende, lui aussi, n'avait que cinq sous dans sa poche, mais cinq sous éternels. Il est vrai que, depuis et de nos jours, le Juif de la réalité, Rothschild entre autres, a transformé les cinq sous d'Isaac Laquedem en beaucoup de millions.

Après tout, si la langue anglaise est riche, sans précisément être belle, et si nous ne sommes tenus à lui rendre justice que lorsqu'elle nous rendra justice, la calomnions-nous en déclarant que c'est une langue pillée, volée, faite d'emprunts, de soustractions et de piraterie, et que si on lui enlevait tout ce qu'elle a pris, volé et dérobé aux autres, il ne lui resterait pas grand chose sur le dos. Réduite à sa plus simple expression, à sa fortune ou à sa misère personnelle, elle ressemblerait beaucoup à l'Angleterre privée de ses innombrables colonies et de ses vastes possessions, qui, soit dit entre parenthèses, sont autant les conquêtes de la piraterie que les conquêtes de l'audace et de l'esprit d'entreprise. Ce n'est point que nous lui en faisons un crime, surtout par nos temps de mer Rouge anglaise. Qui n'a pas droit prendre. Le temps justifie et même glorifie cette doctrine. Mais les faits n'en sont pas moins là, et la langue anglaise est comme l'Angleterre elle-même. Quant à l'appropriation, elle est selon le caractère et le génie anglais. Seulement, l'orgueil poussé trop loin doit être relevé par la vérité, et la vérité, avec toute l'évidence des faits, malgré les transformations et les modifications du temps, [illegible] cet: Si nous pla-

a de latin, d'allemand et surtout de français, comme mots et comme étymologies, il lui resterait à peine assez de mots propres et personnels pour couvrir le bas du dos d'un noble Peur de la gloriense et puissante Angleterre. "Honni soit qui mal y pense!"—*Shocking!* s'écrierait la pudibonde Angleterre. Comme si ce mot lui-même n'était pas un mot français. Et si nous ne craignions pas d'être accusé de paradoxe, quand pourtant nous sommes dans le vrai, nous oserions dire que la langue anglaise n'est que du français ancien, barbare, du moyen âge, même avec le poète Chaucer.

Aussi, pourquoi donc la langue anglaise, en Louisiane surtout à la Nouvelle-Orléans où l'Athénée louisianais, ce nous semble, ne montre pas assez les dents au Saxonnisme de l'envahissement général, étant du reste un peu platonique dans ses amours, ne revendiquons-nous pas hautement et bravement, avec de la colère et de l'indignation s'il le faut, non avec des larmes et des regrets, les titres, les droits et les gloires de notre langue française? Pourquoi laisse-nous parler presque seul notre ami François Tujague, le vaillant et constant défenseur d'une langue qu'il écrit avec pureté, avec élégance et avec un rare patriotisme? Et pourquoi donc ceux et celles que la Nouvelle Orléans possède, qui ont de la pensée, du savoir, du talent, la connaissance profonde de la langue que nous écorchons ici, la conscience de leur force, de leur valeur et de leur devoir comme intelligences, se taisent ils comme à plaisir ou ne parlent-ils qu'à de rares moments?

On dit que la langue française est morte ici.

Allons donc!

Serait-ce M. McKinley qui l'aurait tuée par son discours de l'autre jour?

Mais on la chantera demain, à l'Opéra de la rue Bourbon, avec toute son harmonie, sa mélodie, sa poésie, sa grâce, sa grandeur et son incomparable beauté, et l'Anglo Saxon lui même, pas aussi féroce et aussi barbare que nous voulons bien le dire ou que nous l'avons dit par boutade, ira l'écouter, l'entendre et l'applaudir de ses deux mains américaines et libérales.

Est-ce que cet anglo-saxon, américain surtout, est autant l'ennemi de la langue française que nous feignons parfois de le croire, et si nous lui refusons l'intelligence, l'amour des arts, des lettres, de ce qui est beau, de ce qui élève les idées et les sentiments, de ce qui charme l'esprit, de ce qui est bon au cœur, de ce qui supériorise vraiment l'homme civilisé, ne nous trompe-t-on pas très vulgairement?

A Boston,—car il nous faut bien, M. l'Editeur, finir par où nous avons commencé,—l'on vient de décider que la langue française serait enseignée.... non seulement dans les collèges et dans les institutions de l'enseignement supérieur et des classes privilégiées, mais encore dans les *écoles publiques* du peuple et de la démocratie.

Les Bostonians n'ont pourtant pas d'aïeux français.

Mais Boston est l'Athènes des Etats-Unis.

Sur ce, M. l'Editeur, salut, et vive la France!

J. GENTIL.

THÉATRES.

Opéra Français.—L'*Abeille* a reçu hier de nombreuses visites des artistes de l'Opéra Français—de Mme Laville, d'abord, notre forte chanteuse Falcon, qui est une artiste parisienne. Elle a, en effet, fait une saison au Théâtre du Châtelet, et est maintenant attachée à l'Opéra Comique, sous M. Carvalho, pour y chanter les rôles dramatiques du nouveau répertoire. Mme Laville est parmi nous, simplement en congé pour quelques mois. C'est une faveur que l'on n'accorde généralement à Paris qu'aux artistes de valeur. Il faut donc nous attendre à de belles exécutions de sa part. Elle comptait débuter par "Norma" son rôle favori, son triomphe, qui lui a valu de magnifiques succès à Paris; mais les exigences du répertoire la forcent à donner sa première audition dans la "Juive", de mar i prochain en huit.

Elle y sera superbe, si nous en croyons les rapports qui nous sont parvenus sur son talent.

—M. Soum, le premier baryton, engagé par M. Durieu est un élève très distingué du Conservatoire de Paris; c'est un élève de M. Obin un des meilleurs professeurs de France, après avoir été une des plus célèbres basses-nobles de Paris.

M. Soum est fort bien de sa personne; beaucoup de distinction dans les façons comme dans le langage. Il aura pensionnaires, beaucoup de succès. Comme le public, du reste, nous l'attendons devant la rampe. C'est là, et là seulement, qu'il est permis de juger un artiste.

—Nous avons aussi reçu la visite de cette vieille connaissance du public des Dimanches, que l'on appelle M. Homerville. Toujours plein de jeunesse d'esprit, toujours frais comme une rose, M. Homerville. Encore un qui nous promet d'agréables soirées.

—Nous voudrions pouvoir dire au moins un mot agréable sur chacun des artistes qui nous ont été présentés, hier; mais ils sont si nombreux que nous en sommes réduits à en donner la liste. Ce sont:

MM. Jourdain, fort ténor léger, des traductions.

Bailly, premier ténor léger.

Garrigues, second ténor léger, une étoile d'opérette.

Frelch, baryton, opéra comique et des traductions.

Biroit, jeune premier comique, trial.

Guillien et Sevrin tous les deux basses chantants.

Tous ces messieurs ont d'abord très sympathique et nous pensons qu'à la scène ils feront le même heureux effet qu'en ville.

—Les répétitions de "Werther" marchent rapidement. L'opéra sera prêt, bien avant la première représentation.

Voici l'ordre des premières soirées:

Samedi, "Werther," avec Mmes Dargissa et Darcy, et M. Bailly.

Dimanche soir, "Gillette de Narbonne", avec Mlles St Laurent, Anger, MM. Homerville, Garrigues, Frelch.

Le mardi suivant: "La Juive" pour les débuts de la troupe du grand répertoire.

Mlle Mouravief débutera dans le "Barbier de Séville."

Voilà une exploitation théâtrale qui s'annonce bien. Au prix où sont les places, nous croyons que le public en aura plus que pour son argent.

Grand Opera House.—Une excellente semaine s'annonce pour le Grand Opera House.

Ce soir, première représentation de "the Silver King", avec un artiste remarquable dans le rôle principal, M. Karl A. Haswin, un comédien fort connu déjà et fort estimé à la Nouvelle-Orléans.

La pièce que l'on donne, ce soir, est un de ses triomphes; elle attirera évidemment la foule et fera sensation. C'est un théâtre qui joue de bonheur que le Grand Opera House, depuis qu'il est sous la direction fort habile et fort active de M. Greenwall.

Nous rendrons compte de la première de "Silver King."

Académie de Musique.—"Blue Jeans", tel est le titre de la pièce dont l'Académie de Musique donne, ce soir, la première représentation. Tous les journaux de New York, de Chicago, de Boston ont fait un grand éloge de cette comédie-drame dans la production de laquelle la direction déploie un luxe rare de décors et de costumes. La troupe qui est chargée de l'interpréter est, d'ailleurs, excellente. Il y aura foule, ce soir, à l'Académie de Musique.

A mardi matin, notre compte rendu de la pièce et des effets produits par les artistes.

St-Charles.—Ce soir, première de "The Dossier," pièce très connue à la Nouvelle-Orléans, et qui a le don d'attirer la foule.

Mlle Florence West, MM. Ch. Wayne, Mason et Ralston y sont excellents. Excellentes comédiennes aussi, Mesdames DeWitt, sœurs, W. West. La compagnie est nombreuse et les costumes ainsi que les décors magnifiques. Inutile de prédire une nouvelle semaine de succès au St Charles. Elle est assurée d'avance. N'est-il pas coutumier du fait?

Les Plus Grands Honneurs ont été décernés au World's Fair, au

DR. PRICE'S CREAM BAKING POWDER

LA PLUS PARFAITE FABRIQUE.

Une poudre de crème de tartre faite du raisin pur, sans ammoniaque, alun et autre ingrédient

NOTES MONDAINES

L'ouverture de l'Opéra! c'est tout dire! Une soirée de début, dans notre beau vieux théâtre de la rue Bourbon, est un événement qui ne s'oublie qu'à la longue, et même alors, c'est chose encore plus difficile. Pour la femme du monde, comme pour l'ouvrière, pour le capitaliste, comme pour le plus humble petit commis, l'attrait est le même. Pour la circonstance le pauvre thésaurisseur sous, le riche sous dollars, et tous vont à la fête. Le "*horseshoe*" on la "corbeille," resplendit de diamant et de dentelles, et les frises ont aussi leur parure, un monde gai, joyeux. De bas en haut, et de haut en bas, le même sentiment domine—celui de la musique, et toujours de la musique, que nous voulons toujours, et que nous voudrons toujours dans cette grande vieille bâtisse du quartier français, que nos ancêtres avant nous ont tant aimée et admirée.

Mme C. Jaquet est arrivée de Paris depuis quelques jours. Elle est chez les dames Musson, rue de l'Esplanade.

Mme James Winship, a dû arriver hier, de Chinchuba, après y avoir passé deux mois.

Mlle Adèle Chalaron est revenue du Texas la semaine dernière, où elle était en visite chez sa cousine Mme O'Conner.

Le mariage de Mlle O'Donnell, avec M. Omer Villaré, aura lieu le 14 novembre.

La table à laquelle présidait Mme Cassius Meyer à la fête des "Dames Hospitalières" présentait un attrait tout particulier en ce qu'elle était un véritable centre d'attraction se composant de mesdemoiselles: Anna Olivier, Dolly Burthe, Claudia Guimault, Lulu et Bertha Hall, Lucia Lebœuf, Madeleine Vienne, Liette Roa et autres.

M. et Mme Rocquet doivent prendre possession de leur nouvelle maison, rue Colombus, entre le 1er et 5 novembre.

M. et Mme Louis Fairchild, ainsi que leur fille, Mlle Lydia, sont en ville pour l'hiver et occuperont l'élégante maison qu'ils viennent d'acquérir.

Les nombreux amis de Mlle Louise Tassin lui ont donné un véritable "surprise party" dimanche passé, à l'occasion de son anniversaire. Tout s'est admirablement passé sous le triple rapport de la musique, de la danse, et surtout de l'hospitalité. Parmi les personnes presentes nous citerons mesdemoiselles Emma et Mathilde Théard, Emma et Laure Carrière, Monrose Rocquet, Philippi et Lerose, ainsi que MM. Dufilho, Lange, Rocquet, Cazenavette, Voorhies, Colron, Chopin, et Monrose.

Les cartes annonçant le mariage de Mlle Lucie Andy, de Paris, avec M. Eugène Brierre de la Nlle-Orléans, ont été reçues. Le mariage a eu lieu à Paris, le lundi, 22 octobre, à midi, en l'église St François de Sales.

M. et Mme A. James Miller passeront l'hiver avec Mme S. Rhett Roman dans son charmant "home" de l'Avenue de l'Esplanade.

M George Emile Erlanger, fils du Baron Erlanger, doit passer l'hiver ici chez sa tante, Mme Seixas, et sera certainement une charmante acquisition pour notre société.

Mlle Louise Rocquet recevra "informally" tous les vendredis. Elle appartient au joli groupe de débutantes du bas de la ville entre lequel nous détachons pour *mention* Mlles Louise Claiborne, Louise Schmidt, Mathilde Théard, Monrose, Philippi et Louise Tassin.

M, et Mme W. C. C. Claiborne sont partis la semaine dernière pour le Texas, où ils pensent s'établir.

Mme George Peyton Kaufman est arrivée de New York, pour passer quelque temps avec ses parents, le Dr et Mme Castellanos.

Mme Tabouda s'en est retournée à l'Isle de Cuba, après une visite des plus agréable passée chez sa sœur, Mme Lucien De Buys, de l'avenue Jackson.

Mlle Julie Wogan recevait dernièrement sur sa jolie habitation Speranza Mlle Adélaïde Legardeur qui en est maintenant de retour.

M. Dan Pitot s'étant décidé à s'établir dans le Colorado est parti il y a quelques jours pour Denver qui doit être son "home" permanent.

Mme Aimée Beugnot ainsi que son fils Louis sont revenus de Portland, Maine, après y avoir passé l'été.

M. Julius Sugg passera l'hiver rue de l'Esplanade, chez Mlle Musson.

Mme Marguerite Rogers après une absence d'environ deux mois passé à New York, est de retour à la Nouvelle-Orléans.

Mlle Céline Chalaron occupe maintenant sa nouvelle maison, encoignure Kerlerec et Robertson.

M. et Mme S. Locke Breaux passent occuper leur nouvelle maison rue Webster, le 6 novembre.

Les nombreux amis de Mlle Clara Beugnot ont été charmés de la voir mercredi dernier. Elle est revenue enchantée de son voyage en Europe qui n'a été qu'une longue suite de plaisirs sans la plus petite interruption.

Les demoiselles Mendès de l'avenue de l'Esplanade sont revenues de la campagne la semaine dernière.

Mme George Denègre a dû arriver de Biloxi hier.

Mlle Marguerite Chapelle est attendue à la Nouvelle-Orléans pour le 15 novembre. Elle arrivera de Chicago où elle est en visite chez M. et Mme Ferguson.

Mlle Addie Labatt, qui est en visite à Baltimore, ne sera de retour à la Nouvelle-Orléans qu'en janvier.

La fashionable anglaise a décrété qu'une énorme bague doit se porter sur l'index pour être au fait et se sœur la fashionable américaine dit tout au contraire que c'est sur le petit doigt qu'un tout petit anneau composé de pierres doit se porter. Qui croire, et que faire? Il est évident que la loi démontrant la réunion des extrêmes est bien fondée!

Le mariage de Mlle Eulalie Villeré, avec M. Colomb, est annoncé et aura lieu au mois de janvier prochain.

Une jolie réception a été donnée lundi dernier dans les salons de M. et Mme Prieur. Parmi les invités nous avons remarqué mesdemoiselles Jumonville, Chandet, Carrière, Baldwin, Labarre, Gaudet, Commagère; MM. Lambert, Baldwin, Jarreau, Willos, Bergeron, Chandet et autres.

Mlle Thérèse Bernard, une de nos jeunes filles populaires du bas de la ville, reçoit tous les mercredis.

C'est maintenant redevenu le genre d'adopter un jour de réception et de recevoir ses amis tout à fait sans cérémonie. L'idée est excellente et nous en félicitons et encourageons toutes nos jeunes filles à l'adopter. On nous a parlé de plusieurs jeunes filles qui s'apprêtent à faire cet hiver leur début dans le monde, entre autres Mlles Olivier, Anna Laroque, Louise Rocquet et autres dont les noms nous échappent.

Chronique de la Ville.

Nouvelle-Orléans, 28 Oct. 1894.—Indications pour la Louisiane:—Temps: beau; vents variables, devenant sud-est.

Température du 27 octobre 1894.
Thermomètre de E. & L. Ulauder, Opticiens No 143 rue du Canal.
Bates Unendelet et Barcone.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	62	16
Midi	76	22
3 P. M.	74	21
6 P. M.	72	20

Mariages, mentionnés et décès, inscrits au Bureau de Santé pendant les dernières 24 heures.

Joseph C. Jennings à Mlle Louise Kellar; John H Heslie, Jr., à Mlle Margaret L. Mahoney; Robert B. Fabre à Mlle Georgia S. Burke; Simon Tujague à Mlle Lou ise Tarrand; Julius Hornbeck à Mlle Louise Schneiderer; George T. Tricou à Mlle Rosa Machoca; Gustave Livandais à Mlle Marie V. Villars; James T. Leslie à Mlle Bertha Schultes.

NAISSANCES.—Mmes Joseph Hildebrand, une fille; James Toole, une fille; John Lopez, une fille; Emile Schlater, un garçon; C. Sanchez, un garçon.

DÉCÈS—Enfant du sexe masculin de Mme G. Fernandez, 4 heures, 185 rue Trémé; Sarah phine Thorn, 95 ans, Asile de la Sainte Famille; Harry Osanny, 25 ans, 828 1/2 Poydras; Sarah Barnes, 15 ans, 27 rue Ford Claiborne; Emile Robert, 21 ans, 229 rue Hillary; Joseph Bonne, 9 mo s, coin St-Pierre et Claiborne; Mme G De Reyna, 54 ans, 201 1/2 rue N. Claiborne; M Reeling, 6 jours, 465 rue Lafayette; Clément V. Labarre, 50 ans, coin Galvez et D'Abadie; Pable Sola, 67 ans, Hôtel Antoine; Mme S Dold, 60 ans, coin Carondelet et David; Justin Sebetier, 39 ans, 245 rue Dauphine; Alfred Jackson, 22 ans, 62 rue Port; Mme Marie Moore, 64 ans, 5 rue Annonciades.

Ventes inscrites au Bureau des Aléthonions.

Succession de F. Lacroix à Mme C J. Lewis, quatre terrains bornés par les rues Cleveland, Canal, Alexandre et Murat, $320.

Mme J. Wendel et al. à Mme L. Meimer, un terrain borné par les rues Thalie, Clara, Brate et Magnolia, $700.

W. E. Crawford à J B Fitch Jr, deux terrains bornés par les rues Jena, Cadiz, Perrier et Celiaée $2,100.

G. Lyman à B. B'aisal, un terrain borné par les rues Canal, Villeré, Donaue et Robertson, $4,000.

Mme P. Lestan à A. Regrie, deux terrains bornés par les rues Lopez, St Philippe, Dumaine et Salcedo, $600.

L. McConnell au même, un terrain borné par les rues Washington, Lopez, Reades et St John, $375.

Mme J. Heinet et al. à la Italo American Homestead Association, une portion de terre bornée par les rue Hôpital, Rocheblave, Dorgenois et Quartier, $340.

D. J. Hutchinson à H. L. Loomis, Jr., une portion de terre bornée par les rues Causey, Washington, St Patrick et Carondelet, $2,200.

J. Toujouse à S Toujouse, une portion de terre bornée par les rues Kemparts, Dryades, Malpomène et Terpsichore, $1,500.

Succession de F. Lacroix à A. M. Masich, deux terrains bornés par les rues Cleveland, Canal, Murat et Alexandre, $242.

New Orleans German-American Homestead Association à T. J. Morrow, un terrain borné par les rues Canal, Donaue, Dorgenois et Broad, $2,000.

B. Johnson et al., à Robert Rash, un terrain borné par les rues Brom, Talaso, Gravier et Dorgenois, $170.

Mme E. L. Fernandez à Mme L. Hermann, une portion de terre bornée par les rues Esplanade, Kerlerec, Kempartz et St Claude, $8,300.

J. B. Humphreys à Mme J. U. Magath, un terrain borné par les rues Berlin, Long, Breslau et l'avenue Napoléon, $300.

J. Tassin à Mme J. Benderangle, un terrain borné par les avenues St Charles, Nashville, les rues State et St-Patrick, $4,500.

Cour Civile de District.

—H.C. Seiber vs Marie Wattigny, son épouse—Procès en séparation.

—Succession de L. Thro Berg vs Otto Schoenhausen—Appel de la Première Cour de Cite.

—Louis Laredon vs Mlle Ida Jenkins—Jugement rendu en faveur du demandeur pour la paiement de la somme de $3,500.

—Robert Aitken vs Marie Farrell—Jugement en faveur du demandeur.

Première Cour de Recorder.

Carrie Seymour, ivresse, bris de paix, langage obscène, $75 ou 90 jours.
W. Walker, $2.50 ou 5 jours.
E. Wilson, $30 ou 60 jours, bris de paix.
J. Barns, ivresse et bris de paix, $20 ou 30 jours.
A. Howard, obscénité, $20 ou 30 jours.
E. Klein, vol, $1,500 de caution.

Une Visite.

Nous avons eu le plisir de serrer la main hier à M. Victor Nippert, employé à l'administration du théâtre de l'Opéra.

M. Nippert sera cette année ou qu'il est depuis des années, le représentant du théâtre auprès des journaux. Nous en félicitons M. Durieu qui aura en lui un employé de la plus haute compétence.

Briques vitrifiées.

Nous apprenons, non sans plaisir, que M. Geo. de Jahan marche rapidement au succès. Il a obtenu déjà ben nombre de signatures pour le pavage de la rue Kerlerec; et sous peu les travaux commenceront.

La brique vitrifiée a fait ses preuves dans bien des villes de l'Union américaine; elle les fera ici aussi car on la pose aux abords de la nouvelle prison.

La Grève.

La suspension des travaux sur la levée est complètement interrompue et les steamers n'ont pas été chargés. Trois steamers seulement ont été déchargés, mais le coton qui se trouvait sur la levée n'a pas été touché. Tous les cafés du voisinage sont restés pleins pendant la matinée, mais ils ont été désertés lorsque est arrivée l'heure fixée pour le meeting que devaient tenir conjointement les screwmen et les longshoremen. Les longshoremen prétendent qu'ils ne se sont pas mis en grève, mais qu'ils ont seulement cessé de travailler par sympathie pour les screwmen dont ils embaument la cause.

A midi, les représentants des diverses compagnies de navigation ont tenu une séance exécutive. Leur but est de demander protection à la police et de tâcher de remplacer autant que possible les grévistes.

Les associations de gens de couleur se sont réunies dans le but de prendre des résolutions interdisant aux blancs de s'occuper du chargement et du déchargement des navires sur le quai.

A 1 heure de l'après-midi, les Screwmen de couleur auxquels avaient été fournis de nouveaux outils, se sont mis au travail, mais ils ont été attaqués par des grévistes qui ont jeté leurs instruments dans le fleuve.

A 2 heures de l'après-midi, une bagarre a eu lieu à bord du steamship Delano au pied de la rue Quatrième, entre des screwmen blancs et de couleur. Deux coups de feu ont été échangés et 4 ou 5 machines à presser les balles ont été jetés dans le fleuve.

Un nègre a sauté dans le fleuve et a nagé jusqu'au pont de la rue Deuxième pour échapper aux coups. Un autre nommé Blackwell qui passait rue Quatrième a été attaqué et on lui a tiré de coups de revolver. Il a été atteint d'une balle au pouce droit et une autre a passé dans son pantalon.

Le blessé a reçu les soins des étudiants et a été transporté chez lui.

André Holmes, un autre nègre, a été attaqué rue Water, près Philip, et a été blessé d'une balle à la tête. Les grévistes ont dans les deux cas disparu avant l'arrivée de la police.

Dans la journée une conférence a eu lieu entre un comité du Cotton Exchange, une délégation des screwmen et des longshoremen. Il a été présenté une résolution par laquelle M. Lincoln sera requis de se passer des services des nègres à l'avenir.

Cette résolution a été acceptée. Elle met fin à la grève et les grévistes ont promis de se trouver lundi sur le quai pour décharger les navires.

La lettre suivante a été adressée à M. W. Labouisse, président des stevedores et à M. Stewart, vice président.

Nouvelle-Orléans, 27 octobre.

Les résolutions suivantes ont été adoptées à une réunion du Comité de protection des intérêts maritimes.

Le Comité regrette la suspension qui vient de se produire dans les affaires par suite des malentendus entre les associations ouvrières.

Il a résolu de prendre toutes les mesures possibles, mais légales, pour protéger les blancs et les nègres qui voudront reprendre leur travail sur les quais.

Par ordre du Président,
H. WEBSTER, Secrétaire.

MENUS FAITS.

—Hier matin à 11 h. 30, tandis que Mme Lascora, âgée de 32 ans, nettoyait un poele avec de la gasoline, celle-ci s'est enflammée et Mme Lascora a été brûlée sur tous le corps. Elle a été transportée à l'hôpital dans un état critique.

—A 10 heures du matin, un nommé J. Johnson, employé de la compagnie Louisiana, est tombé d'un poteau électrique coin Collége et Félicité. Il s'est blessé à la tête.

—Les détectives ont retrouvé une montre en or qui avait été volée à Joe Doberty, coin Collége et Tchoupitoulas.

—La nuit dernière, un incendie a envoyé une balle dans la vitrine de G. Duval, rue Ste Anne No 5. Dommages $5. Le même fait s'est produit il y a deux jours, alors que l'on a tiré une balle dans la vitrine du No 10.

—Hier matin, à 1 heure 30, un incendie a détruit, rue Sixième près Dublin, un immeuble habité par Louis Forneretto, laitier. L'immeuble était évalué $800.

—Pierre Médus, qui tient une laiterie rue Forse, près London avenue, a eu deux côtes cassées le 26, par une voiture qui lui est passée sur le corps.

—La vitrine du magasin de Tony Bango, marchand de cigares à l'entrée du café Aomé, a été cassée par une coquille d'huître jetée par un gamin.

—Un tonneau de livres du nom de Klein a été mis en prison hier matin pour avoir volé dans la malle de A. Weingarten, avec lequel il habitait au No 424 de la rue St. Charles, des articles évalués à $200.

Weingarten avait rencontré l'accusé à Chicago et le sachant sans emploi, lui avait donné une agence à la Nouvelle-Orléans. Ils avaient loué ensemble le No 424 de la rue St. Charles. Qu'est pendant l'absence de Weingarten que le vol a été commis. Il s'était rendu à Chicago et à son retour il a constaté le vol et a signalé immédiatement Klein à la police qui l'a arrêté. Le prisonnier a amené les agents chez une brocanteuse à laquelle il avait vendu le produit de son vol. Elle a d'abord nié avoir rien acheté à Klein, mais elle a fini par avouer et par restituer les articles volés. L'enquête a prouvé que la brocanteuse n'avait pas inscrit l'achat sur son rapport hebdomadaire à la police, aussi une accusation sera-t-elle portée contre elle.

—On a volé la nuit dernière 600 pieds de bois qui se trouvaient remisés sous la maison de Wm Evans, coin Baronne et Jena. Le bois était évalué $12.

—Mme Garner qui habite coin Quatrième et Dryades a surpris la nuit dernière un individu qui est s'adait sa clôture. Il a donné l'alarme et le voleur a pris la fuite.

—E. Howard, qui avait été libéré du police jail soi-disant par sa promesse de voter pour M. Buck, a été de nouveau arrêté.

—Par suite de la nouvelle subdivision des precincts de la ville, le vote sera beaucoup moins considérable dans chacun d'eux et le dépouillement du scrutin se fera beaucoup plus rapidement que par le passé, d'autant plus que le dénombrement des bulletins devra d'après la nouvelle loi se faire toutes les quatre heures.

—M. Clancey, le juré qui a causé l'annulation du jury de l'affaire Dudonnest, par suite de sa parentée avec M. le conseiller Thriffley, a dit qu'il n'avait aucune intention de tromper la justice, que si la question de ses relations avec M. Thriffley lui avait été posée, il n'eût rien caché. Le message dont il avait chargé M. Dunn et autour duquel il a été fait beaucoup de bruit, n'était que la commission donnée à M. Dunn de prévenir Mme Clancy que l'absence de son mari était causée par le fait qu'il avait été choisi pour faire partie du jury.

BULLETIN Télégraphique.

CRISE MINISTÉRIELLE ELLE A BERLIN.

La raison qui a motivé la retraite du Chancelier du Cabinet de l'Empereur Guillaume.

Des questions sur lesquelles l'Empereur, le Chancelier et le comte Botho Zu Eulenburg n'ont pu s'entendre.

Berlin, 27 octobre.—La crise ministérielle qui a eu pour résultat la démission du chancelier Von Caprivi et celle du comte Botho Zu Eulenburg s'est produite spontanément et plus tôt qu'on ne s'y attendait, bien qu'elle fut facile à prévoir par les dernières dépêches. Le 6 octobre par exemple, certaines de ces dépêches portaient:

"L'impression générale est que la visite du chancelier Von Caprivi à l'empereur Guillaume, à Hubertstock, hier, a eu pour objet la discussion des lois d'exception proposées contre les anarchistes. Les agitateurs, croit on, ont l'intention de faire mettre ces lois en vigueur à l'en droit des socialistes. Le chancelier combat donc ces lois, parce qu'il croit sage de laisser une certaine liberté aux socialistes, permettant ainsi de nitre dans leurs rangs des discussions qui nécessairement emmèneraient la désagrégation de parti. On sait qu'au Reich tag les lois ne prévaudraient pas. La situation est considérée grave, et des politiciens semblent croire que le chancelier se démettra de sa qualité s'il n'a pas l'appui de l'empereur.

Au cours d'un entretien avec un représentant de la Presse Associée, le général Von Caprivi a répété hier soir ce qu'il avait déjà dit au sujet des troubles ministériels et qui avait été rapporté par la Presse Associée à l'époque. Le chancelier a ajouté qu'il lui avait été impossible de concilier ses vues avec celles de l'empereur et du comte Botho Zu Eulenburg relativement aux mesures anti-révolutionnaires. Il n'approuve pas les mesures réactionnaires et a autorisé l'agent de la Presse Associée à révéler la source de ces informations.

Une crise ministérielle vient d'éclater à Berlin. Le président du Conseil, le comte Von Eulenberg et le chancelier Von Caprivi viennent de remettre leurs démissions entre les mains de l'empereur, qui les a acceptées toutes deux.

On n'est